

Correspondance : Basta B.P. 105 - 31013 Toulouse
 Directeur de Publication : Christian Martre
 Commission paritaire N° 58018 - imp. 34 toulouse
 Abonnement : 10 n° = 20 F. - ccp 339434S Toulouse

LA BOËRE

ni enfer, ni paradis :

TRAVAIL  FAMILLE
 POTERIE

L' AAEL, association éditrice de la plaquette «A propos de La Boëre» n'a pas eu «l'honneur» de voir son communiqué passer dans La Dépêche du Midi. Ce n'est pas étonnant :

Tout d'abord le canard Radical-Socialiste avait du temps à rattraper sur ses confrères parisiens en matière d'information régionale.

Ensuite, il était de notoriété publique que MAURIES, journaliste au sus-dit journal, avait depuis un bon repas commis avec Enjelmayer et son égérie, pris fait et cause pour ce dernier. Sa réaction était prévisible, tout autant que l'était le non-passage du texte de l'AAEL : complice ou berné, on peut difficilement en cette profession brûler ce que l'on a adoré hier. Voilà quelqu'un qui a le courage de rentrer dans le bateau lorsque beaucoup de rats le quittent.

On pourra seulement sourire, vue la campagne de clarification menée depuis 15 jours, qu'il puisse affirmer, main sur le cœur, regard vers le ciel, que sa visite était «surprise» et que personne là-bas ne s'y attendait ! Enjelmayer était depuis longtemps avisé de la parution de la plaquette. Il y avait été averti par les gendarmes de la visite d'un journaliste qui était venu les interroger. On pourra s'étonner de la déclaration de ces mêmes gendarmes : ceux-ci si prompts en certaines circonstances à solliciter des plaintes, n'eurent-ils jamais, en leurs locaux, des individus quelques peu «amochés» par «La Boëre» ?

On s'interrogera enfin sur une déclaration du Ministère de la Justice démentant le fait que «La Boëre» était habilitée à recevoir les gens en placement judiciaire, puisque l'autorisation leur a été accordée il y a deux mois.

A trop vouloir démontrer, on ne fait que démonter.

Il n'en demeure pas moins que dans cette brochure, 6 personnes ont voulu dire ce qu'elles avaient vécu chez «le Patriarche», que ces personnes existent, et qu'elles ont droit à l'expression.

Il n'en demeure pas moins qu'il n'est à nos yeux aucun prétexte thérapeutique qui puisse justifier l'exploitation (cf. le livre Q.I.=0 ou l'alibi des garde-fous) qui puisse justifier l'expérimentation de méthodes hyper-autoritaires, de pressions physiques et psychologiques.

D'abord pour des raisons «morales» comme on dit, c'est-à-dire le respect sans distinction des individus, parce que nous refusons à quiconque le droit de dominer d'autres individus.

Puis par un simple raisonnement : l'insatisfaction généralisée qui se cristallise entre autre dans ce que l'on nomme la «toxicomanie», ne se règle pas à coups de mandales dans la gueule. Insatisfait avant, cogné pendant, et largué après, tu parles d'un sevrage !

Enfin, parce qu'on sait la fâcheuse habitude qu'ont les expérimentateurs sociaux à d'abord tester leurs méthodes sur les secteurs «marginiaux», c'est-à-dire avec l'aval de la bonne conscience des gens «normaux», avant de l'élargir à tous les opposants. C'est cette extension qui, en RFA, a permis d'appliquer l'isolement sensoriel.

N'en déplaise !



Le Monde

Le phénomène de la drogue, parce qu'il est complexe, a laissé le champ libre à de nombreuses expériences, souvent intéressantes, inquiétantes parfois. Le centre de posture pour drogués de la Boëre, en Haute-Garonne, que dirige M. Lucien Engelmayer, alias « le Patriarche », fait aujourd'hui l'objet de critiques et même d'accusations après avoir été, il est vrai, porté au pinacle.

La presse « parallèle » de Toulouse « la Tribune du Midi », « Mise à pied », une publication antipsychiatrique, ont fait paraître des articles contenant des témoignages précis. Une brochure, éditée par un collectif d'information de Toulouse, publie plusieurs récits sur l'usage de la violence à la Boëre.

M. Engelmayer vient de poursuivre en diffamation le journal médical « Tonus » après la publication d'un article faisant état du climat qui règne dans le centre de posture. L'avocat de « Tonus », M. Novat, a, de son côté, réuni plusieurs témoignages. Le fait est que les nuages s'accumulent. La Boëre n'est plus considérée aujourd'hui comme la posture miracle et le dernier recours des toxicomanes.

Saint-Paul-sur-Save (Haute-Garonne). — Ah ! Ces pères qu'on ne cesse de s'inventer aux confins de nos angosses et de notre impuissance : ils protègent et rassurent. Ainsi la drogue, qui fait baisser les bras des spécialistes et plonge les familles dans le désespoir, n'a-t-elle pas manqué d'engendrer son lot de gourous et de « faiseurs de miracles ». Les 30 % de réussites annoncées prudemment par le docteur Claude Olivevenstein, c'est trop peu. Lucien Engelmayer, le patriarche de la Boëre, fondateur du centre de posture créé en 1974 à Saint-Paul-sur-Save, non loin de Toulouse, affirme qu'il obtient, lui, 90 % (1). C'est beaucoup mieux. Devant l'étendue du mal, il n'est plus temps de vérifier, de raisonner, il faut croire, croire aveuglément. « Si, demain, je ferme la Boëre, il y aura quatre millions de drogués en France... et un million de morts », dit le patriarche, et, devant ces prophéties, comment ne pas se jeter dans les bras de ce « père tout amour » ?

Le patriarche, gloire locale, mythe, à qui désormais tout profite : « Si vous l'aviez vu quand une fille s'est échappée, dit le boulanger admiratif, comme il l'a rattrapée et quelle correction il lui a flanquée devant tout le monde ! » Le village applaudit à la raclée. Juste châtement tombé d'un bras secourable.

Au centre, même obéissance. Même légitimité reconnue. « Je l'ai bien mérité », articule avec peine un jeune pensionnaire qui s'est fait casser la mâchoire par un « encadrant ». « Montre la fausse dent que t'a posée l'un des meilleurs dentistes de Toulouse », ordonne le patriarche à une jeune fille qu'il avait auparavant un peu sévèrement châtiée.

Culpabilisés, humiliés, faibles pour la plupart, les pensionnaires de la Boëre subissent sans trop se plaindre les épreuves de la rédemption. Ils n'ont pas le choix : c'est la Boëre, la prison ou l'hôpital psychiatrique.

On dit que Lucien Engelmayer s'attribue « un droit de cuissage ». « Ah, ça, je le croirais volontiers ! », répond en souriant le brigadier-chef de la gendarmerie de Grenade... C'est sa nature. On dit que le patriarche, dont le nom s'étale en faïences cassées à l'entrée du centre, frapperait fort les pensionnaires. C'est son droit. Un père ne corrige-t-il pas ses enfants ?... Mais les coups sont d'une violence peu ordinaire. C'est la faute de ceux qui les reçoivent : ils ne sont pas comme les autres. Des drogués, vous pensez ! « D'ailleurs, fait-on remarquer, il n'y a jamais de plainte. » « Avec les toxicomanes, la violence est inévitable... », reconnaît le père Lefebvre, directeur du centre Didro, à Paris (2). En face des spécialistes ne sachant plus que dire ni que faire, le patriarche énonce — assène — ses vérités thérapeutiques : « Et, en plus, j'ai 90 % de réussite. »

« Il faut d'abord, dès qu'ils entrent ici, leur casser leur personnalité, nous expliquait M. Engelmayer. C'est la réinsertion par le travail ; moi je les réinsérerai à coup sûr, parce qu'ils travailleront plus et moins cher que les autres... »

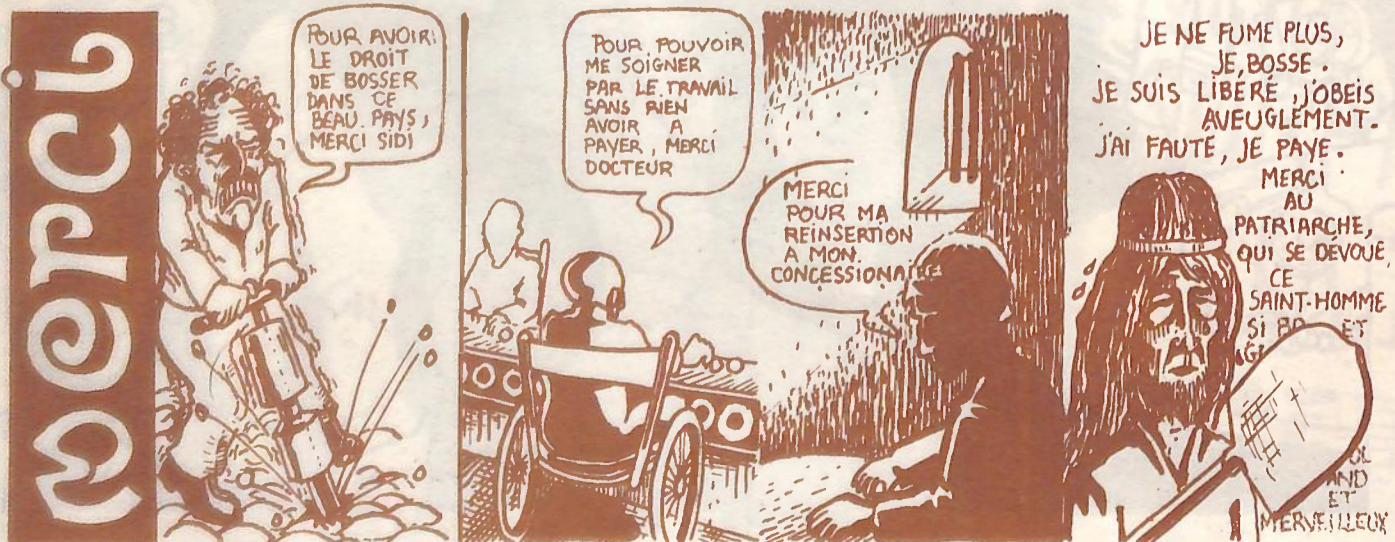
En attendant la guérison, le patriarche fait lever son monde à 7 heures le matin et le met au travail : « Ça leur fait oublier la drogue. » « Pour calmer le caractère de René, écrit Lucien Engelmayer dans son livre le Patriarche, en vente chez le boulanger de Thil, je lui fais creuser et reboucher de grands trous (3). »

(1) Le Monde des 24 mai 1975 et 10 août 1977.

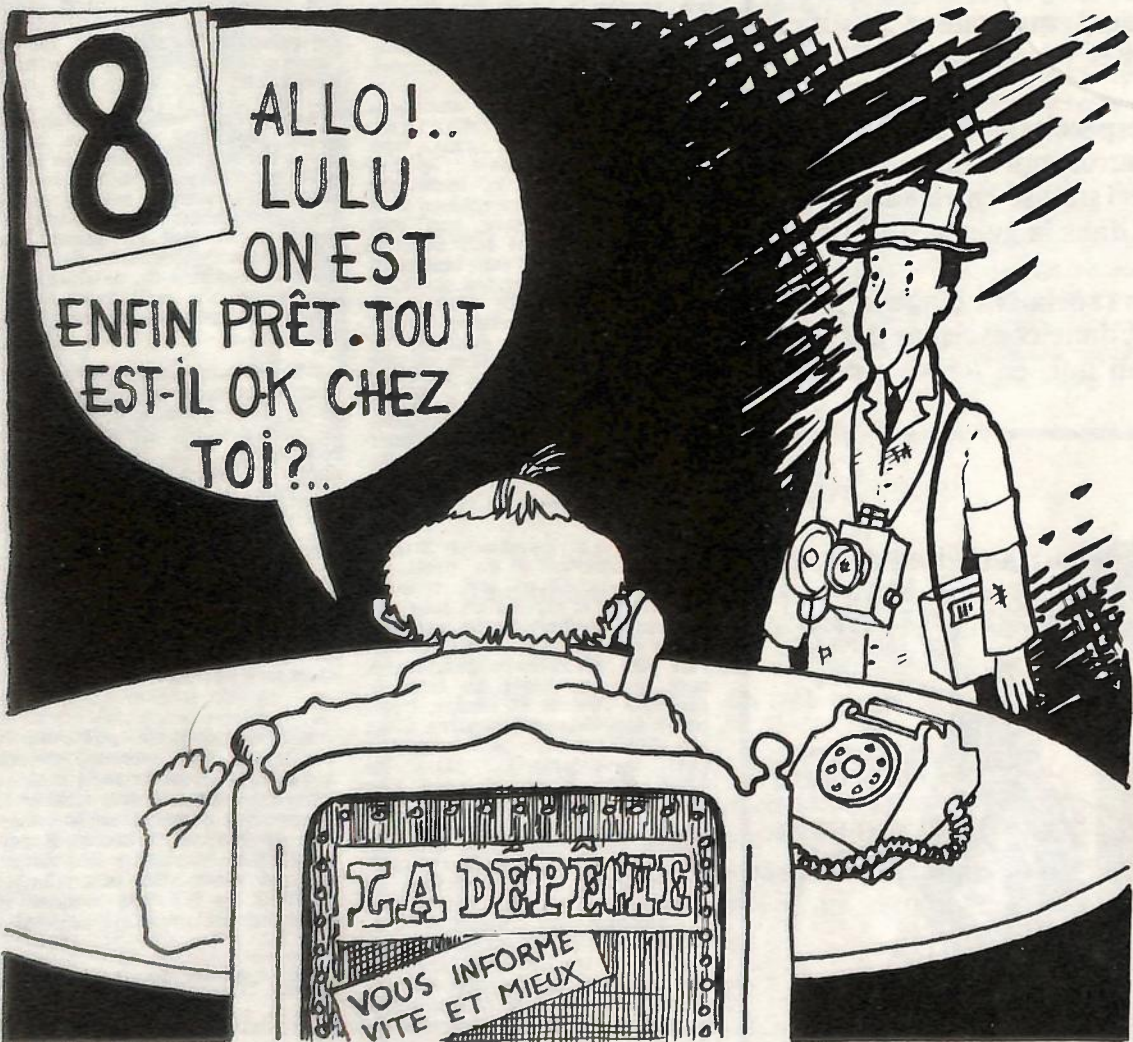
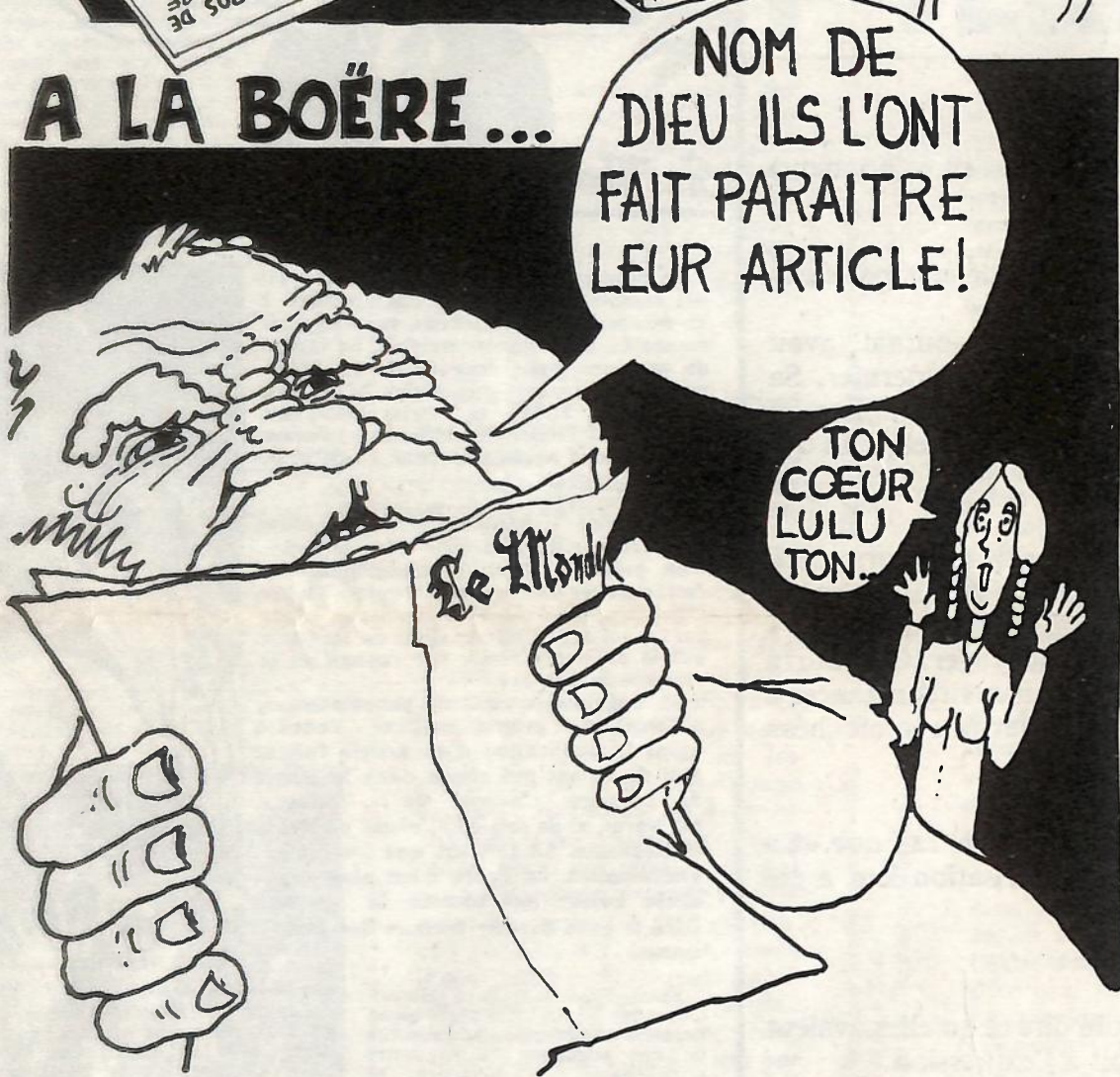
(2) 23, rue de Gergovie, 75014 Paris, tél. 542-95-00.

(3) Le Patriarche, éditions Stock, 322 pages, 39 F.

suite page 4 →



merci



**PENDANT CE TEMPS AU JOURNAL
LA DÉPÊCHE**

QUOI
LE
MONDE?

LE MATIN DE
PARIS,
L'AURORE
HEIN!!
MÊME
L'AUTAN!

MAIS CE N'EST PAS POSSIBLE ON EST
TOUJOURS LES
INFORMÉS
DERNIERS

C'EST NORMAL
CHEF,
C'EST UN
PROBLÈME
NATIONAL

ET TOI VA
PLANQUER TA SALE
GUEULE TU VOIS BIEN
QUE TU N'EST PAS
PRÉSENTABLE

PUISQU'ON
DIT QUE C'EST
POUR MON BIEN

RASSEMBLEMENT
TOUS ICI DANS
CINQ MINUTES

Du VALIUM
EN RÉCOMPENSE
SI BONNE
CONDUITE!

NON, ICI NOUS
N'AVONS JAMAIS
RIEN REMARQUÉ
D'ANORMAL

NON
NON
JE NE
PORTERAI
PAS
PLAINTÉ

Nous avons, nous aussi, fait
vendredi matin, une visite surprise
à La Boère. Par respect de la
vérité, nous devons dire que nous
n'y avons vu que des visages dé-
tendus, sans aucune trace de sé-
vices et en entendant parler une
douzaine des jeunes pensionnaires,
nous avons constaté qu'ils ont
l'air parfaitement heureux.

LE SCOOP DU MOIS
PAGES INTERIEURES
LA DÉPÊCHE
Journal de la Provence
du Midi
**VISITE
SURPRISE
A "LA BOËRE"**

c'est bon
ça,
COCO!!

Nunchaku

Avec le succès, l'organisation s'est mise en place. Ce qui fait dire à certains qu'un univers concentrationnaire s'est substitué à la bohème des débuts. « Durant l'année où je suis restée à la Boère, j'ai assisté à des règlements de comptes dépassant de beaucoup le passage à tabac des flics, atteste aujourd'hui une ancienne pensionnaire, Annie Bramardi, qui cite aussi le cas d'un garçon frappé à coups de nunchaku (4) pour être seulement sorti sans avoir demandé la permission au patriarche. Un an après, il en gardait encore les marques. » « Pour ma part, conclut-elle, j'ai subi deux tentatives de viol, cinq passages à tabac, et mes parents ont été volés de 8000 F... » « J'ai vu Lucien pénétrer dans la salle commune armé d'un bambou d'une soixantaine de centimètres de long, portant à son extrémité un morceau de plomb de la grosseur d'une petite pêche, foncer sur Laurent et le frapper de son bâton », rapporte Gérard, un ancien professeur de mathématiques qui séjourna dix jours chez le patriarche. Gérard tient « la Boère pour un lieu qui n'est pas sans évoquer le Goulag, rien de moins ».

Le képi du maréchal

Le docteur Christian Bruil, directeur du centre départemental d'aide aux toxicomanes de Versailles (6), qui a pu constater des sévices lors de plusieurs séjours à la Boère, ne considère pas que cette communauté « soit capable d'aider valablement les jeunes toxicomanes, étant données les structures établies par le dirigeant qui, pour libérer le jeune de la drogue, l'aliène à sa propre personne... » Le docteur Rodolphe Ingold, du centre Marmottan à Paris, mentionne de son côté des témoignages dignes de fol « faisant état de violences physiques et morales, de fouilles indécentes et d'une véritable incarcération ». Le docteur Oliveinstein, dans son livre *Il n'y a pas de drogués heureux*, s'étonnait déjà : « On est stupéfait lorsqu'on lit ses textes théoriques d'y trouver pour l'essentiel un moralisme réactionnaire et récupérateur, où se profile irrésistiblement le képi du maréchal Pétain et l'éthique des Chantiers de jeunesse. On se demande un peu comment les toxicos, sauf à être débilés, peuvent adhérer à de semblables discours... (7) » Le directeur de Marmottan est désormais un farouche opposant aux « méthodes » du patriarche qui ne sont pas sans lui rappeler les « expériences répressives » du genre de Daytop ou de Portage en Amérique. « Les marginaux sont le champs de manœuvre de la répression, nous a-t-il expliqué, et j'ai peur qu'on ne saute sur l'occasion de la Boère pour étendre ce tude de post-cure. »



Seulement voilà, y a-t-il vraiment de grands toxicomanes à la Boère ? Si pour M. Fragonard cela ne fait aucun doute, c'est ce que conteste formellement un médecin de Toulouse qui fut pendant près de deux ans vacataire à la Boère au titre de l'action sanitaire et sociale. « J'ai souvent constaté des violences. Des jeunes sont venus me voir dans mon cabinet, très amochés. Je peux vous affirmer que, pendant le temps où j'ai exercé là-bas, je n'ai jamais vu un seul drogué dur... » Le docteur Textier, neuropsychiatre, qui a séjourné plusieurs fois à la Boère, confirme ce témoignage.

En l'absence de vrais toxicomanes il serait incompréhensible de déléguer le droit d'administrer des châtements au premier qui porte une rassurante barbe fleurie. Les marginaux sont-ils des enfants si terribles qu'on doive les soumettre à la thérapie de la méthode forte qui a fait, ailleurs, la preuve de son inefficacité ? Y compris pour le thérapeute.

CHRISTIAN COLOMBANI.



Esmeralda rit aujourd'hui des deux dents cassées par Lucien Engelmayer qui lui avait asséné un coup violent.

Egalement, Sœur Marie-Céline, de l'ordre de la Charité, qui travaille à La Boère depuis quelque temps, reconnaît la réussite de l'entreprise

LA CROIX



"CE N'EST PAS NOUS... suite de la p.1"

90% de succès, dit-il, c'est certainement faux, mais en général on est content avec 10% de « réussites ». Tout cela ne baigne pas dans l'eau de rose. Et il se passe parfois à La Boère des choses qui, sorties de leur contexte sont incroyables et incompréhensibles, déréglés sexuels, coups. Y a-t-il autre chose ?

L'Autan N°11 - 5 Avril 1978.

ENTRE CIEL ET TERRE!

« Depuis quelques mois des articles parus dans la presse et dans des publications syndicales ont été consacrés à Y.M.P. « L'Espelidou, à SAINT-ANDRE DE SANGONIS ; des critiques sévères y ont été parfois portées sur le fonctionnement de cet établissement. »

C'est grâce à ces notes prises par les employés depuis 1972 que M. et Mme. Le Ménach, parents d'Isabelle, pourront écrire cette lettre à Valéry Giscard d'Estaing :

« De nombreux témoins affirment que le père Fabre maltraitait notre fille depuis plusieurs mois. Ils précisent, dans les dépositions que nous avons dû faire joindre au dossier, avoir vu le père Fabre la traîner nue dans l'escalier, la tête heurtant les marches ; lui donner des coups de pied ; la pendre les bras en croix dans sa camisole, les pieds ne touchant pas terre ; battue à coups de corde, frappée violemment aux reins ; la tête maintenue dans les W.C. sous la chasse d'eau ; jetée en hiver toute habillée dans le bassin du jardin ; dehors sans vêtements en hiver, les bras attachés dans le dos par une corde meurtrissant les chairs ; baillonnée de sparadrap ou d'une bande Velpeau ; maintenue des heures dans l'isolement, sans couverture, baignant dans ses excréments ; attachée ou pendue par des sangles à un tuyau dans la crypte ou dans la sacristie pendant les offices (...) Peut-on encore parler d'accident ? poursuivent les parents d'Isabelle, « pourquoi n'est-il pas encore inquiété, alors que pour un vol de bicyclette, on met les gens en prison ? »

« Psychiatriés en Lutte » du 7/8/1976. Parce que les réactions officielles d'alors par rapport à L'ESPELIDOU, « il ne se passe rien » sont les mêmes que maintenant par rapport à La Boère. Quelques temps après, à l'Espelidou, une petite-fille était assassinée

« Le père Fabre oblige le groupe des cadettes (filles de 12 à 16 ans) à descendre nues pour être fouettées avec une corde. Nous les avons vues remonter en larmes avec des marques de corde dans le dos. Motif invoqué par le père Fabre ou les responsables pour justifier cette sanction : « chuchotage dans le dortoir avant le lever de 07 h 55 ».

« Isabelle (13 ans) attachée par un pied, tirée de son lit toute nue par le père Fabre qui la traîne à travers le dortoir et un escalier en colimaçon. Elle a eu des ecchymoses dans tout le dos. Motif : cette enfant suce son puce et se lève parfois pour prendre sa poupée ».

« Jocelyne (14 ans) : le père Fabre lui fait porter dans un sac en plastique autour du cou la vaisselle que cette enfant casse chaque jour. Actuellement le sac pèse 3,500 Kg aux dires même du père Fabre ».

« La préfecture de l'Hérault tient à faire connaître qu'à l'occasion des contrôles effectués à l'Espelidou par les services de la Direction Départementale de l'Action Sanitaire et Sociale et de l'inspection régionale de la Santé, il a toujours été constaté que les 38 fillettes et adolescentes arriérées profondes qui y sont hébergées sont l'objet de soins attentifs, que leur tenue et leur comportement témoignent qu'elles vivent heureuses et confiantes dans un cadre spécialement conçu pour elles et que les méthodes éducatives mises en œuvre sous le contrôle d'un médecin psychiatre sont adaptées à leurs possibilités de compréhension particulièrement réduites. » (communiqué de la préfecture en avril 1972).

MANIPULATION

Il y a des mots que le Patriarche ne supporte pas d'entendre dans la bouche des autres. Sinon, ça finit par un procès assorti d'une grosse demande de fric ; si on enlève les deux autres termes ironiques dans l'article de Tonus, ça fait la manipulation à 25.000F. pour le moins.

Dans son interview immortalisée par Radioscopie, le Patriarche se targue de manipuler au moins trois fois en l'espace d'une heure, le reste étant consacré à un long exposé sur ses brillantes qualités et sur ses besoins de gros sous pour rendre son Paradis plus confortable.

Parlant des jeunes de La Boère : « Il faut parfois aussi les manipuler, là évidemment

les psychiatres sont tout à fait contre... » etc... Plus loin :

« Je les manipule beaucoup. Je les aime assez pour prendre pas mal de risques de ce côté là ».

Plus loin encore, ce grand esprit se pose la question de savoir s'il s'agit de manipulation ou de manœuvre.

Oui, mais à quel prix la manœuvre, plus ou moins que le droit de cuissage ? ou tu nous fais un prix pour les deux ?

Et surtout excuse-nous de ne pas resituer les phrases dans le contexte, c'est tellement navrant qu'il n'y aurait que toi pour prendre plaisir à te réentendre ou à te relire.

LES REJETES

voilà deux courts passages extraits d'un livre édité par l'A.A.E.L. : « Q.I. = zéro ou l'Alibi des Garde-Fous » en 1975, concernant la mise au travail et la mise en ghetto des individus. Ce livre traitait, hier, des handicapés, mais ces passages se relient fort bien au contexte actuel.

SOLUTION MEILLEURE, LA REMISE AU TRAVAIL ?

Se sentiront-ils « eux-mêmes » ceux qu'on a humiliés à longueur d'enfance, quand ils se trouveront « réhabilités » par un travail idiot pour un salaire de misère ?

Se sentiront-ils « un travailleur comme les autres travailleurs » (si on en croit les slogans) quand après 8 heures de travail, ils rentreront dans un « foyer de jeunes handicapés » sans un sou, avec une discipline de frustration, et un éducateur pour leur expliquer que ça y est, ils sont presque autonomes, que bien sûr la société continue à « les aider » mais enfin, c'est quand même le bonheur...

Se sentiront-ils sécurisés, soignés, aimés et pas le moins du monde exploités, grâce au travail à la chaîne et aux médicaments, qu'on a choisi pour eux ?

S'ils ressentent tout cela, c'est que le moule à esclaves aura très bien fonctionné, mais fort heureusement, nous en doutons...

Et tous ceux qui ont si bonne conscience d'avoir favorisé et de favoriser chaque jour davantage cette fabrication immonde de sous-prolétaires, d'exploités qui doivent dire merci, ils étouffent leurs petits éclairs de lucidité par des raisonnements et des grimaces appris par cœur.

Les éducateurs, les psychiatres et psychologues, tous les « travailleurs sociaux » sont souvent des singes savants qui répètent inlassablement une leçon sans savoir qui la leur a apprise... ni pourquoi...

Que les besoins du capitalisme, que la sécurisation et le confort moral de tous les gens « normaux » paraissent coïncider exactement avec une évolution moderne, « humaine » de la situation des rejetés, c'est un tour de force.

Et bien peu y voient clair et tous jouent le jeu et trouvent des arguments pour renforcer une situation aussi pratique...



BRISER

LES CASIERS, sortir de l'armoire, c'est ce qui gênera le plus ceux qui organisent notre vie à notre place ;

Les rejetés DE TOUTE SORTE sont avant tout victimes de cela

ils n'ont plus de pouvoir sur leur vie, plus de liberté de jugement, plus de possibilités critiques

leurs désirs ne peuvent pas s'exprimer ni même EXISTER, ils ne peuvent que s'ébaucher dans des cadres prévus par d'autres.

Ceux qui ne sont pas rejetés ont accepté les cadres, et par là même ils les maintiennent,

alors la lutte des uns et la lutte des autres ne peut se rejoindre que dans une perception commune de leurs entraves.

parce que les uns sont assujettis et parce que les autres sont contraints d'assujettir, dans le refus, ils gagneront un peu... un peu de vie...

Les casiers où nous nous sommes moulés nous-mêmes pour les uns (tout au long d'une éducation), où se sont laissés enfermer les autres, dès que nous les sentons comme limites, nous tenons sans doute le bon bout.